



La Chaise Vide

Giuliana Galli Carminati¹, Federico Carminati²

N° 45, 28 mai 2023

Le jeune psy

Le jeune analyste débute sa carrière dans la recherche de la présence et dans le désir. Analyste et analysant sont présents dans la même pièce (parfois virtuelle depuis le Covid). Ils sont physiquement ou informatiquement présents l'un à l'autre dans une corporalité (même virtuelle) que la doxa analytique voudrait absurdement ignorer. La présence de l'analysant est gratifiante. Cette personne pour qui l'analyste est celui qui sait comme disait Lacan (Lacan, 1966), c'est le gage que ça y est, on est passé de l'autre côté du miroir.

Et effectivement, c'est impossible d'imaginer une analyse sans analysant. Quoique, mais de cela on en parlera après. Si pour l'analysant l'analyste est une toile blanche sur laquelle projeter tous les reflets du kaléidoscope du transfert, l'analysant lui est la page blanche sur laquelle l'analyste espère écrire son histoire de grand guérisseur. Surtout au début.

La description des « interprétations résolutives » des grands maîtres a fait plus de mal aux analystes (et, en passant, à leurs patients), que le mythe du chevalier aux adolescentes ou la pornographie facile sur Internet aux adolescents. Tout cela crée des attentes irréalistes et sème les germes des grandes frustrations à venir.

L'autre pôle de l'activité de l'analyste est le désir. Tout le travail analytique est pétri dans le désir. Selon Freud, le désir est la force, le *Trieb*, qui anime le mouvement de notre psyché. Le désir est à la base des rêves, la voie royale vers l'inconscient. Lacan en fait lui aussi un élément central, dans sa nature insaisissable du désir de l'Autre. Pour Jung, le désir est à la base du processus d'individuation, qui doit amener l'individu à découvrir ses vrais désirs au-delà des normes sociales, pour pouvoir accéder à l'entièreté de son être et au triomphe du Soi.

Pour tous ces messieurs, le but de la psychanalyse c'est de faire devenir manifestes les désirs subconscients ou dirigés vers des objets subconscients. Et donc, à nos divans. On met en route les rouages de l'association libre et de l'interprétation et, tôt ou tard, tous ces désirs se manifesteront dans la clarté de la conscience. Voilà le travail. Comme on dit en Anglais « what can possibly go wrong? » (qu'est-ce qui peut mal tourner ?).

En vadrouille philosophique

C'est quand même intéressant de voir que les analystes pestent autant contre les scientifiques pour leur rationalité « aveugle et limitée », alors qu'ils sont eux-mêmes les vrais derniers enfants de Descartes. Dans une époque où les physiciens parlent d'intrication quantique, des mystérieuses causes formelles qui régissent le monde, des interactions non locales au-delà de

¹ MD, PhD, psychiatre psychothérapeute FMH, Professeur adjoint à l'Université de Séoul (Hôpital de Bundang), membre de l'Institut de Psychanalyse Charles Baudouin, fondatrice et didacticienne de la Société Internationale de Psychanalyse Multidisciplinaire, ancienne Privat-Docteur et chargée de cours à l'Université de Genève.

² Physicien, membre de l'Institut de Psychanalyse Charles Baudouin, didacticien de la Société Internationale de Psychanalyse Multidisciplinaire



l'espace et du temps, des univers parallèles et de l'insaisissable chaos, nos chers analystes courent encore après l'idée claire et distincte qui va sauver l'âme.

Voilà ce que dit Descartes « *J'appelle claire celle [perception] qui est présente et manifeste à un esprit attentif (menti attendenti praesens et aperta) ; [...] et [j'appelle] distincte, celle qui est tellement précise et différente de toutes les autres qu'elle ne comprend rien en soi que ce qui paraît manifestement à celui qui la considère comme il faut (tellement séparée des autres et précise qu'elle ne contient absolument rien d'autre en soi que ce qui est clair).* » (Descartes, 1637)

On pourrait penser qu'il s'agit là de la description de la prise de conscience du refoulé dans une analyse bien classique et classiquement réussie.

Le problème est historique et épistémologique à la fois. Freud était un homme du dix-neuvième qui rêvait de voir son ami Wilhelm Fliess pondre un traité bien touffu, bien allemand et bien « néopositiviste » qui aurait fourni le socle « rationnel » de son œuvre, afin de la rendre *aere perennius* (plus durable que le bronze). Heureusement pour l'histoire de la pensée humaine, Fliess lui a fait faux bond.

Dr. Fliess, l'académicien, le frère « sérieux », est passé à l'histoire uniquement pour avoir frustré le désir de Freud – il fallait la trouver celle-là. Pour le reste, cet oto-rhino-laryngologiste exerçant à Berlin a développé la théorie pseudo-scientifique des biorythmes humains et une éventuelle connexion naso-génitale qui sont vite passées dans les oubliettes de l'histoire. Quoi que ça pourrait être intéressant de revisiter la théorie naso-génitale à la lumière de l'imagerie.

Et Freud, le rêveur, libéré « à son corps défendant » de la « charge de la preuve » de ses théories, a continué son chemin en devenant le Copernicus de l'âme (cela arrive souvent entre frères). En voulant écrire le premier tome d'un traité de neurologie de plus, il a retourné sur sa tête à jamais la place de l'homme dans son esprit, en lui ouvrant un abîme obscur et sans fond sous les pieds.

L'histoire de Freud me³ rappelle un peu l'histoire de Marie Curie. Physicienne expérimentale « très XIX^e », sérieuse jusqu'à l'héroïsme, elle a largement contribué à propulser le monde dans l'ère de la mécanique quantique, de l'électronique et de l'énergie nucléaire. Saluée partout comme la grande scientifique et la grande dame qu'elle était, elle n'a pourtant pas participé au développement vertigineux que ses découvertes ont tant contribué à engendrer.

On peut dire d'elle aussi ce que Lacan disait de Freud, qu'il n'avait pas bien saisi ce qu'il avait découvert. Et c'est loin d'être une limite, au contraire : l'œuvre a largement dépassé le créateur. Le fait que Moïse ait pu voir la terre promise mais pas y rentrer le rend encore plus grand car, en arrivant à la lisière de son humanité, il a permis aux autres de rentrer dans un nouveau monde.

Mais là nous avons une différence de taille, entre l'œuvre de Freud et celle de Mme Curie. Les sciences dures ont développé un langage compact et puissant qui nous permet de se « libérer » de l'auteur et de son histoire pour en tirer que l'essence de son œuvre.

Le fameux mathématicien italien de la renaissance, Niccolò Tartaglia (1499 ca – 1557) découvrit en 1539 la solution d'une forme particulière des équations algébriques du troisième degré. En voulant communiquer sa découverte à son ami et illustre collègue Gerolamo Cardano (1501 – 1576), il lui écrit :

³ On utilise la première personne car plus direct dans l'écriture, mais on se réfère aux deux auteurs.



Quando che 'l cubo con le cose appresso
se agguaglia à qualche numero discreto
trovan dui altri differenti in esso.
Dappoi terrai questo per consueto
che'l lor prodotto, sempre sia eguale
al terzo cubo delle cose neto.
El residuo poi suo generale,
delli lor lati cubi ben sottratti
varra la tua cosa principale.
Questi trovati, et non con passi tardi,
nel mille cinquecent' e quattro e trenta,
con fondamenti ben sald' e gagliardi,
nella città del mar'intorno centa.

avec la promesse de ne pas le dire à personne. À partir de cela, Cardano trouvait la solution générale des équations algébriques du troisième degré, une avancée majeure dans l'algèbre.

Même pour un Italien cette lecture n'est pas aisée. La traduction française de ce poème, assurée par l'auteur, est plus ou moins :

Quand le cube avec les choses derrière	[x ³ +px]
s'égale à un numéro discret	[= q]
ils y trouvent en lui deux autres différents.	[u-v = q]
Vous considérerez alors ceci comme habitude	
que leur produit, toujours soit égale	[u·v =]
au troisième cube des choses nettes.	[(p/3) ³]
Depuis, son résidu général,	
de leurs côtés cubiques bien soustraites	[³ √u - ³ √v]
vaudra votre chose principale.	[=x]
Ces choses-là trouvées, et non à pas lents,	
en mil cinq cent et quatre et trente,	[en l'an 1534]
avec des bases bien solides et gaillardes,	
dans la ville par la mer d'autour enclose.	[à Venise]

Aujourd'hui on dit :

$$x^3 + px + q \Rightarrow x = \sqrt[3]{-\frac{q}{2} + \sqrt{\frac{q^2}{4} + \frac{p^3}{27}}} - \sqrt[3]{-\frac{q}{2} - \sqrt{\frac{q^2}{4} + \frac{p^3}{27}}}$$

et on a aucune raison, sinon littéraire, de se souvenir du joli sonnet de Tartaglia.

Cela n'est pas possible pour la psychanalyse, et donc il faut retourner encore et encore et encore aux pères et à leur exégèse, plus ou moins fidèle. Il y a peut-être une raison profonde derrière cette différence, mais je ne pense pas qu'on l'ait encore compris complètement. Lacan a essayé d'exprimer les concepts et les topoi de la psyché avec des formules et des opérateurs. Mais c'est sûr que ça ne suffit pas de décrire les concepts avec des symboles « mathématiques » pour formaliser une théorie quelconque.

La mathématique est un outil très puissant, mais seulement dans le domaine restreint de ses lois.



De la présence au manque

L'essence de l'analyse est la recherche de ce qui nous est caché, de ce qui nous manque. Au fur et à mesure que le travail analytique avance, le manque prend un rôle central. Le vide s'installe au centre du travail, et il devient son sujet principal.

Nous cherchons ce que nous avons caché, mais encore plus nous cherchons ce que nous ne savons pas ce qui est caché. C'est comme chercher quelque chose sans savoir quoi et que l'on tâtonnait dans le noir. Et pourtant le refoulé n'est pas ce qui n'est pas là, mais plutôt ce que n'arrête pas de revenir, et qu'en revenant il nous échappe. C'est une lumière dans l'angle mort de notre âme dont nous voyons seulement un reflet dérangeant. Jung disait que nous ne sommes que des perroquets qui répètent ce que l'inconscient nous ordonne de faire. C'est donc le refoulé qui nous guide, comme des marionnettes. Et alors qui cherche qui ? Le refoulé n'est-il pas à la recherche de lui-même en se jouant de notre conscience comme un simple instrument de son individuation ?

Dans la doxa analytique on doit admettre un minimum de libre arbitre du soi qui explore son inconscient. Mais si le maître secret de nos actions est bien ce que nous sommes supposés chercher, quelle chance avons-nous ? Le présupposé de base Freudien d'un moi conscient et ancré dans le réel qui, avec l'aide de l'analyste, cherche à se connaître, sera mis à mal aussi bien par Jung que par Lacan.

Jung, tout en prônant le triomphe du Soi comme « maître et seigneur » de notre âme, transforme l'inconscient de chambre à débarras qu'il faut vider avec l'aide de l'analyste en monde d'idées platoniciennes – renommé archétypes – dépositaires de la vraie réalité du monde matériel et spirituel. Malgré son monisme affiché, Jung met la « réalité » dans un outre-monde – soit-il à l'intérieur de nous – et donc il réintroduit une forme de dualisme *de facto* sinon *de jure*. Si Freud nous avait montré l'abîme sous nos pieds, Jung nous y pousse carrément. Du coup c'est notre conscience qui vit dans la caverne et notre inconscient le lieu du réel qui donne forme à nos pensées et sens à notre vie. Mais même cet inconscient ne nous appartient plus. Nous ne sommes que des vaguelettes sur l'océan de l'inconscient collectif. On veut bien s'individuer, mais il nous reste bien peu pour le faire. Notre individuation n'est que ce qu'on fait de cette vaguelette, rien de plus.

Et si on pensait que ça ne pouvait pas aller pis, c'est qu'on n'avait pas encore rencontré Lacan. Le Réel se dérobe à nous complètement. Il nous reste qu'un jeu de miroirs entre des symboles qui nous aliènent et un imaginaire qui tient place de la réalité comme collections des concepts qui peuvent être signifiés, mais pas connus davantage. Au moins avec Jung on avait droit à des concepts immuables donnant forme à notre perception de la réalité, qui tant bien que mal se trouvaient quelque part dans notre inconscient partagé avec le reste de l'univers. Même sans forme propre, et donc inconnaissables « en soi » (sans mauvais jeu de mots), les archétypes peuvent être entrevus pour la forme qu'ils donnent aux choses et à notre perception d'elles. Avec Lacan nous sommes plongés dans une toile d'araignée infernale entre signifiant et signifié, mais sans aucun accès au Réel. Ce réel, comme la vraie face de dieu, est si terrifiant que son apparition dans notre vie c'est la définition même du trauma, car on ne peut pas le symboliser. Pour le reste on est condamné à errer de métonymie en métaphore dans un enfer sémantique.

C'est ainsi que le manque s'installe vite dans l'analyse et en devient le centre. On ne parle que de ce qui n'est pas là. La séance analytique est un moment qui ne cesse de revenir mais qui se dérobe à lui-même, tel un instant du cycle d'Aïon. Elle n'est qu'un point dans le temps et dans



l'espace. Tout lui manque, le passé, le futur, les espaces évoqués au dehors des quatre murs du cabinet et la foule des personnages que les deux amènent avec eux, et qui entrent et sortent comme sur un plateau de théâtre dans le jeu transféro-contre-transférentiel.

Le pendant de ce manque qui nous entoure et nous habite c'est le désir. Nous sommes pétris de désir car nous sommes envahis par le manque. Le désir est le « moteur » principal de notre vie psychique selon Freud. C'est le *Trieb*, la pulsion qui doit être satisfaite pour regagner l'homéostasie de notre système psychique. Selon Freud, le désir est avant tout conscient, et il peut devenir inconscient par l'action du refoulé. Là encore nous avons une vision néopositiviste du travail de l'âme. Nous désirons quelque chose ou quelqu'un, et si notre désir se heurte à l'interdit du Surmoi, il est refoulé mais il continue à mettre en péril notre « paix » car il ne peut être ni élaboré (sublimé) ni satisfait, car inconscient. Et pourtant il est toujours là à nous hanter comme une Érínes sans visage. Il n'y a rien de plus présent que l'action du refoulé. Mais le désir freudien est un désir style XIX^e. Il peut être découvert enfin (si nous avons un bon analyste ?) et il peut être satisfait ou « maîtrisé ». Si seulement...

Et à partir de là, vous l'aurez compris maintenant, hélas, ce n'est qu'une pente descendante. Le désir est bien sûr central aussi pour Jung. Mais il ne vient plus de la « réalité consciente » pour être relégué dans l'« armoire à ballets » de l'âme, où il n'arrêtera pas de battre à la porte pour qu'on le sorte. Le désir pour Jung vient des profondeurs, il se mêle aux archétypes et il remonte à la surface, défiguré par les complexes. Ce désir qui remonte de l'inconscient collectif ne nous appartient pas complètement, ni dans sa forme, car il dépend des archétypes, ni dans son contenu, car on partage son origine avec les innombrables âmes qui se sont sédimentées. Nous ne sommes plus acteurs du désir, mais ses victimes. Le sujet désirant est assujéti au désir.

Mais le coup de grâce c'est, encore une fois Lacan. Privé du contact avec la réalité (le Réel), au-delà de ce que le logos nous permet de symboliser, le désir ne peut que se retourner sur lui-même dans l'imaginaire. Et donc le désir de l'« autre » dans le symbolique passe par le jeu des miroirs infini du labyrinthe sémantique et devient le désir de l'« Autre ». Cet Autre Lacanien, inconnaissable car non-symbolisable, ou mieux infiniment symbolisable, contient toutes les déclinaisons de notre passion, sans jamais se révéler à nous. Et à la fin, on ne peut désirer que son propre désir, soi-même, tel Narcisse, dont on connaît le destin. À croire que Gödel soit passé par là. Là ce n'est plus l'origine du désir que nous échappe, mais son objet même qui devient inconnaissable à notre conscience et aussi à notre âme inconsciente. Et donc ce désir ne peut que glisser sans cesse d'un objet à l'autre, dans une errance sans aucun espoir de satisfaction. Ce n'est plus Sisyphe qui, au prix de mettre l'existence avant l'essence, il « faut imaginer heureux » (Camus, 1985). C'est carrément Tantale, qu'aucun philosophe n'a osé jusque-là tenter de réhabiliter. Seul point fixe c'est le désir lui-même, l'« envie d'avoir envie » comme disait Johnny Halliday, mais cela ne fait qu'exacerber l'aliénation.

La chaise vide

J'ose proposer que ce « chemin de maraude » dans la pensée psychanalytique, que je me suis frayé aussi librement qu'arbitrairement, soit paradigmatique du parcours de l'analyste. En tout cas ça l'a été pour moi. Et dieu seul sait ce que sera la suite.

C'est quand l'analysant nous fait « faux bond » et que nous avons une « heure libre » inattendue de liberté vertigineuse, un vide dans lequel nous pensons à l'analysant en se demandant si lui⁴

⁴ J'utilise le masculin comme le veut la langue Française pour indiquer un individu de n'importe quel sexe.



il pense à nous, et sûrement (on l'espère ?) lui aussi, tels des amoureux effeuillant une marguerite. Est-ce que c'est encore une séance ? Je pense sincèrement que oui. Et parfois même une séance très fructueuse. Ce manque soudain, c'est presque une irruption du Réel Lacanien, qui force analysant et analyste à « imaginer » la séance. L'ineffable alors nous apparaît simplement comme non-dit, car sûrement nous les dirons la prochaine fois. Il n'est pas rare d'entendre l'analysant la fois d'après nous dire qu'il nous a « parlé dans sa tête » pendant toute la « séance » virtuelle. Le choix de la restitution, de quelle partie du « discours silencieux » sera rendue explicite dans la prochaine séance c'est aussi un travail analytique, presque une « fonction transcendante » jungienne où nous permettons aux couches profondes d'émerger sans les restrictions d'espace et de temps de la séance, mais néanmoins dans le cadre analytique. C'est une espèce d'analyse en deux étapes, une en absence et l'autre en présence.

Une autre situation très commune c'est l'entrée en analyse du « patient désigné » dans une structure connectée, très souvent familiale. Dans un système dysfonctionnel il n'est pas rare que ce soit un individu particulier à « porter le symptôme » de la communauté. Si on veut être un peu Bionnien, le système partage un appareil psychique groupal, qui peut être limité à un couple ou étendu à une famille plurigénérationnelle. Si cet appareil « tombe malade » et un refoulé partagé menace la stabilité du système avec son éternel retour, ça arrive qu'un membre aille être désigné comme le « malade » à soigner. C'est ce que Kaës appelle la fonction phorique, de celui qui « porte » le rôle qui lui a été donné par le groupe. Ce « porteur du symptôme » a parfois des allures chamaniques, avec des évidentes somatisations. Loin d'être le vrai malade, cette personne est la seule à pouvoir à la fois porter le poids du stigmatisme pour les siens et effectuer un travail sur soi, et pas seulement. C'est sûrement le « misfit⁵ » mais aussi celui qu'on envoie pour sauver les autres, comme les migrants qui traversent la mer/ère pour découvrir un monde meilleur, les ἀποικιοί⁶ modernes. L'analyse de cet individu tourne très rapidement en analyse du groupe, sans groupe. On se trouve à travailler pas seulement avec un individu, mais avec tout un groupe par la « lorgnette » d'un seul de ses représentants.

Ça arrive dans les couples, quand celui qui « n'en peut plus » entame le travail aussi pour l'autre pour lequel « tout va bien, sauf tes histoires ». Ça arrive dans les familles. « Vous savez, tout le monde va bien dans la famille, il faut vraiment l'aider » (le soi-disant malade). Ça rappelle beaucoup la vieille blague de celui qui va chez le psychiatre avec une saucisse dans chaque narine et lui dit : « je suis vraiment préoccupé pour mon frère, car il ne va pas bien en cette période. » Mon sentiment profond est alors que je suis en train de travailler aussi avec les « autres », et que la personne que j'ai en face de moi est un individu, mais aussi une partie inséparable du tout auquel il fait partie et avec qui je suis en train de travailler. Le manque des autres, toutes ces chaises vides dans le cabinet, rend plus intense le travail, car « il n'y a que lui » pour les sauver.

Quand dans une thérapie individuelle le partenaire prend trop d'importance, la doxa voudrait de se recentrer sur l'ici et maintenant de l'analysant. « Nous ne sommes pas là pour faire l'analyse de votre mari. Parlez-moi plutôt de vous. » Mais parfois le vrai analysant n'est pas là, et la personne en analyse nous demande des outils pour pouvoir soigner le vrai malade de l'histoire. C'est un transfert « transférentiel » (dans son sens logicomathématique), c'est-à-dire avec un relais au milieu. Simple résistance – « ce n'est pas moi c'est l'autre » – ou analyse « par

⁵ Désadapté en anglais.

⁶ Apoikos, littéralement privé ou lointain de la patrie, les colonisateurs qui ont fondé les villes grecques au-delà de la mer/ère.



personne interposée », hautement hérétique, mais peut-être seule clef de voûte du système. Recentrer le travail sur l'analysant, celui qu'on a en face, ou accepter de s'aventurer dans une *terra incognita*, sans compas ni théorico-doctrinaire ni étique ? Déjà voir la situation est difficile, quant à la gérer, c'est autre chose. *Cave Narcissum* en tout cas, car n'est pas Yalom qui veut.

Très souvent ça se termine mal. Nous connaissons des colonies qui ont réussi, mais personne ne nous raconte l'histoire des migrants qui ont péri dans les vagues ou sur une plage déserte dans un pays lointain.

Le groupe bien sûr veut son salut, mais pas forcément « ce salut-là », celui que le patient désigné leur annonce. Sur cette personne ne se concentrent pas seulement les attentes, mais aussi les résistances du groupe, et parfois la pression est trop grande. *Agnus Dei qui tollit peccata mundi dona nobis pacem*. Souvent nous avons bien le sacrifice mais pas la rédemption. Ou au moins pas tout de suite. Ce n'est qu'une maigre consolation pour l'analyste de « perdre » (parfois symboliquement, parfois plus littéralement) son analysant pour savoir, les mois et les années passant, que le « reste » du groupe va mieux, ou bien, ne pas le savoir du tout.

Quand les chaises sont vraiment vides

C'est dans la situation groupale que les chaises vides sont vraiment vides. L'absence n'est pas supposée mais explicitement marquée par les chaises de ceux qui devraient être là et ne le sont pas. L'interprétation de l'absence dans un groupe de parole est un défi pour l'analyste car, justement, c'est un effet à la fois groupal et individuel. Après 20 ans de groupe, je n'ai pas encore compris si on peut dire quand le groupe s'arrête. Ni quand il démarre d'ailleurs, car à la première séance d'un nouveau groupe j'ai toujours une forte impression de « retrouvaille » plutôt que de rencontre.

En tout cas l'absence d'un ou plusieurs membres est interprétable comme un effet groupal. Le groupe nous offre la possibilité d'une présence consciente « à géométrie variable ». Dans une analyse individuelle nous ne pouvons pas « laisser devant la porte » une partie de notre individualité. Dans un groupe c'est possible. Cela donne une flexibilité à l'analyse groupale inconnue dans une analyse individuelle. Parfois des choses qui « ne peuvent pas être dites » quand tout le groupe est là, peuvent être exprimées quand une partie des éléments phoriques du groupe est absent.

Si une personne du groupe incarne la loi et le surmoi, le « laisser à la maison » peut être une bonne façon de dire des choses qui sont « indicibles » autrement. Si c'est l'anima qui doit s'exprimer, rester « entre copines » c'est très pratique. Évidemment ces « copines » peuvent être des deux sexes, car ce qui compte c'est la fonction symbolique. Si le moment est grave et profond, peut-être que nous pouvons nous passer du « jongleur » du groupe. Mais l'exclusion peut aussi avoir un côté d'ombre, celui de l'exclusion. Le « bouc émissaire » peut aussi être exclu physiquement. Il aura évidemment de très bonnes raisons de ne pas venir, mais sa chaise restera vide.

La possibilité que le groupe a de changer sa partie consciente, je voudrais dire presque sa « masque social », peut permettre d'avancer plus rapidement. Mais ça peut aussi être une résistance. Si l'apparat psychique groupal « résiste » à une conscientisation, « vider » le groupe, ou au moins le priver de celui qui « peut le dire » peut lui paraître une bonne solution.



Mais ce manque peut aussi être une façon puissante de faire progresser le groupe, car il crée des zones de faille, des *clinamens* qui, en passant pour un déséquilibre, amènent vers une nouvelle homéostasie groupale. C'est peut-être une des incarnations de l'Autre Lacanien, jamais atteignable mais toujours attrayant. Le grand piège de l'homéostasie c'est que l'entropie y est au maximum, et le mouvement est impossible. Si tout le monde avait la « sagesse des chats », tout ce qui nous entoure n'existerait pas. À discuter si cela était un bien ou un mal.

Certes, tout cela se heurte au désir du conducteur, qui naïvement voudrait voir tout le monde « travailler dur » et sortir « les entrailles » du groupe. Mais là encore *Cave Narcissum*. Le travail du groupe est mystérieux et la vie du conducteur est pleine de frustrations. Le conducteur voit le groupe « de l'intérieur », il est sujet à ses mouvements et le nom de sa fonction est presque une blague cruelle, car c'est bien lui à être conduit par le groupe, plaqué dans un rôle qu'il ne peut ni changer ni remplir.

Et c'est quoi le désir du groupe ? Si on suit la triade Bionnienne, il démarre avec un désir du père leader qui lui donnera l'homéostasie. C'est le rêve du petit enfant qui dort sur le siège arrière de la voiture pendant que les parents voyagent dans la nuit. Rien ne peut lui arriver car les parents sont là. C'est le père puissant et bienveillant que nous avons entrevu dans nos rêves. Et que nous avons désespérément essayé de projeter sur notre vrai père, chef de la horde, si désespérément humain et insuffisant.

Ce désir continue avec l'attaque et la fuite, pure expression du désir de survie. C'est l'émergence des archétypes, qui hantent le groupe laissé par le père dans une obscurité sans repère. Mais c'est aussi le moment de l'individuation du groupe à travers les épreuves à passer.

Et ça se termine avec l'espoir messianique que la prochaine génération pourra nous sauver. Bien évidemment là c'est le lieu du couplage et du désir sexuel. Mais cela n'est que le paravent, l'appât que la Nature nous a préparé pour permettre au « gène égoïste » de se perpétuer dans la descendance. Le vrai désir c'est le désir d'éternité « par procuration ». Et si nous considérons la racine phylogénétique du désir, dieu nous garde d'un désir qui puisse être satisfait et d'un manque qui puisse être comblé. Ça serait la fin de l'espèce. C'est sûr qu'ainsi « outillés » par la biologie, l'auto-conscience nous a mis dans une bien mauvaise posture. Ou pas. Nous ne savons rien des angoisses des méduses, et nous sommes les seuls êtres qui peuvent entrer en analyse.

Mais, au fond, désirer la prochaine génération, c'est désirer générer des êtres désirants. C'est désirer le désir.

Et si Lacan avait raison ?

Pars construens

Donc tout ça pour ça ? Oui et non. Ou plutôt pas du tout mais bien au contraire.

Mon « obéissance » – toujours relative – est Baudouinienne, et je garde une admiration intacte pour sa « grande synthèse » Freud-Jungienne. Mais je crois aussi que l'importance de l'édifice intellectuel et éthique qu'il a bâti n'est pas d'avoir ramené les « brebis ennemies » sous le même toit. Les sociétés Freudienne et Jungienne, bien droites dans leurs bottes, ont largement ignoré l'œuvre de Baudouin et son message œcuménique. De plus, Baudouin n'a pas inclus la pensée de Lacan, ni il a considéré dans sa synthèse d'autres voix telles que Ferenczi, Adler, Mélanie Klein ou Anna Freud, pour n'en citer que quelques-unes. Non, pour moi le message de



Baudouin c'est de mettre l'homme au centre et ranger les outils dans un coin de la pièce. L'analyse c'est premièrement et avant tout « la rencontre entre deux individus » (Baudouin, 1950). Freud et Jung nous ont donné des outils, qu'on peut utiliser selon convenance, mais la priorité ce n'est pas la théorie, mais le patient. Cela semble banal, mais c'est primordial, et si souvent oublié. Si ni Freud ni Jung ne marchent, on utilise la psychagogie, l'hypnose et l'autosuggestion – oui, vous avez bien compris, la méthode Coué. Comme dit le Dr Susan Lowenstein (Barbara Streisand) dans le « Prince des Marées » : « Même le Voodoo si c'est pour la faire aller mieux ! » (Streisand, 1991).

C'est de là que peut-être il faudrait repartir. Une fois la théorie frustrée par le manque-désir, il reste néanmoins que nous sommes toujours là. Et – surtout – le patient aussi. Et il s'attend qu'on l'aide. Un médecin missionnaire me racontait un jour qu'il s'était trouvé à devoir opérer son premier patient dans une hutte au milieu de la brousse avec les parents du malade qui le regardaient avec un mélange d'hostilité et de méfiance. La panique. Mais il fallait y aller. Il a alors entendu une voix lui dire « peut-être que tu es un piètre médecin, mais tu es le seul à des centaines de kilomètres alentour, donc vas-y. ».

Ce manque qui nous habite, ce désir qui ne cesse de se déplacer sans paix, nous le partageons avec le patient. Nous sommes blessés autant que lui. Mais cela ne veut pas dire que l'analyste doit forcément devenir symétrique au patient. L'analyse est un chemin parcouru ensemble, dans lequel nous avons choisi le rôle de passeurs, comme disait bien Baudouin (Baudouin, 1987). Bien sûr ils y auront les interprétations des rêves et des lapsus, mais ils ne seront que les jalons d'un cheminement humain, un bout de la route faite ensemble en se consolant de notre condition commune. Des bons souvenirs pour le futur. On dit en Italien « *impara l'arte e mettila da parte* » « apprend l'art et met le de côté ».

Il s'agit bien sûr de faire le deuil de « guérir » une fois pour toutes. Mais c'est aussi la chance de « se guérir », en continuant le parcours entamé avec l'analyse personnelle puis didactique et les contrôles. On peut peut-être dire des analystes ce qu'on dit des pilotes d'avion, qu'il n'y a pas de bons pilotes mais que de vieux pilotes.

Et l'individuation donc ? Parce que là c'est un but précis, un point d'arrivé. Est-ce qu'il faut faire un deuil là aussi ?

En mathématique on parle de série quand il y a une succession de nombres. Une série peut être convergente si elle tend à un numéro précis. Mais parfois il y a de séries qui convergent, c'est-à-dire les termes de la série se cantonnent dans un cercle de plus en plus petit, mais il n'y a pas de numéro connu au centre de ce cercle. On peut alors dire que la série c'est le numéro qu'on recherche. Pour en venir à l'analyse, l'individuation existe bel et bien, mais ce n'est plus le point d'arrivée du processus, mais le processus lui-même.

Au prix de tirailler l'analogie, et en suivant encore un peu Baudouin, dans l'esprit plus que dans la lettre, on peut oser dire que l'essence doctrinaire passe en deuxième position par rapport à l'existence, ici et maintenant, du rapport analyste-analysant.

Est-ce que cela nous force à imaginer l'analyste heureux ?

Bibliographie

Baudouin, C. (1950). De l'instinct à l'esprit. Desclée de Brouwer.

Baudouin, C. (1987). Christophe le passeur. le Courrier du livre.



*Les cahiers de la
SIPsyM N° 45*

- Camus, A. (1985). *Le Mythe De Sisyphe: Essai sur l'absurde*. Gallimard, 2012.
- Descartes, R. (1637). *Discours de la méthode: Pour bien conduire sa raison, et chercher la vérité dans les sciences* (Nouvelle édition, 2021). Libro.
- Lacan, J. (1966). *La chose freudienne*. In *Écrits* (p. 403). Éditions du Seuil.
- Streisand, B. (Director). (1991). *Le Prince des marées* (The king of tides) [Drame, romance; Couleurs - 1,85:1]. Columbia Pictures.